

EN MAI
FAIS CE QU'IL
TE PLAÎT



NORD-OUEST ET PATHÉ PRÉSENTENT

AUGUST
DIEHL

OLIVIER
GOURMET

MATHILDE
SEIGNER

ALICE
ISAAZ

MATTHEW
RHYS

LAURENT
GERRA

EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT

UN FILM DE
CHRISTIAN CARION

DURÉE : 1H54

AU CINÉMA LE 4 NOVEMBRE

**DISTRIBUTION
PATHÉ DISTRIBUTION**

2, rue Lamennais
75008 Paris
Tél. : 01 71 72 30 00
www.pathefilms.com



Matériel téléchargeable sur www.pathefilms.com

**PRESSE
DOMINIQUE SEGALL COMMUNICATION**

Dominique Segall assisté de
Apolline Jaouen
apolline.jaouen@gmail.com
8, rue de Marignan - 75008 Paris
Tél. : 01 45 63 73 04
Tél. : 06 84 94 10 67

L'HISTOIRE



Mai 1940. Pour fuir l'invasion allemande, les habitants d'un petit village du nord de la France partent sur les routes, comme des millions de Français. Ils emmènent avec eux dans cet exode un enfant allemand, dont le père opposant au régime nazi est emprisonné à Arras pour avoir menti sur sa nationalité. Libéré dans le chaos, celui-ci se lance à la recherche de son fils, accompagné par un soldat écossais cherchant à regagner l'Angleterre...

BIOGRAPHIE DE CHRISTIAN CARION

Christian Carion développe une passion pour le cinéma dès son plus jeune âge. Après un bac C et une classe prépa, il intègre une école d'ingénieur, respectant ainsi les souhaits de sa famille. Mais sa passion pour le septième art ne le quitte pas. Il loue une caméra vidéo, se met à « bricoler des films sans intérêt » selon ses dires, puis fait la rencontre de Christophe Rossignon, qui débute alors sa carrière de producteur. Ce dernier produira d'ailleurs son dernier court métrage, « Monsieur le député », en 1999.

En 2001, Christian Carion tourne son premier long métrage, dirigeant le tandem Michel Serrault/Mathilde Seigner dans *UNE HIRONDELLE A FAIT LE PRINTEMPS*, un hommage à ses origines agricoles, qui séduit 2,4 millions de spectateurs français.

Fort de ce succès, le cinéaste s'attaque à un projet plus ambitieux, initié en 1993 : *JOYEUX NOËL*. Présentée Hors Compétition au Festival de Cannes 2005, cette fresque historique du début de la Première Guerre mondiale réunit un casting franco-germano-britannique composé notamment de Guillaume Canet, Diane Kruger, Dany Boon, Gary Lewis et Daniel Brühl. Sorti

en novembre 2005, le film attirera plus de 2 millions de spectateurs en France et concourra notamment, aux Oscars et aux Golden Globes, dans la catégorie Meilleur film étranger.

Fidèle à ses comédiens, Christian Carion retrouvera deux ans après Guillaume Canet en tournant *L'AFFAIRE FAREWELL*, un thriller d'espionnage inspiré de faits réels et également interprété par Emir Kusturica.

Le film sortit en 2009 et attira 800 000 spectateurs sur le territoire Français. Il fut sélectionné dans un certain nombre de festivals étrangers comme Toronto, Telluride ou Valence (Espagne), obtenant plusieurs prix de la critique et un prix d'interprétation pour Emir Kusturica.

EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT est le 4ème film de Christian Carion, basé en grande partie sur le témoignage de sa mère ayant vécu l'exode de Mai 1940.

8 Millions de personnes à l'époque, laissèrent tout derrière eux pour fuir la guerre et essayer de vivre ailleurs.

ENTRETIEN AVEC CHRISTIAN CARION



Il y a longtemps que vous avez en tête l'histoire de **EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT** ?

Pour être honnête, je ne sais plus à quand remonte mon envie d'en faire un film. Mais il est certain que le moment de l'exode, ce mois de mai 1940, est un mois qui a marqué profondément ma famille et dont j'ai eu le récit tous les dimanches, lors de toutes les communions, de tous les baptêmes ! Quand on est enfant et que l'on entend ces récits, on les magnifie un peu. Dans mon panthéon des grandes histoires, celle de mai 1940 avait une place de choix. Au fur et à mesure que l'envie de cinéma a pris le pouvoir en moi, je me suis dit qu'il y avait matière à faire un film. Mais j'étais conscient de l'ampleur et des difficultés du film, comme **JOYEUX NOËL** qui était mon premier désir de long métrage. J'ai dû d'abord passer par une étape intermédiaire : **UNE HIRONDELLE A FAIT LE PRINTEMPS**. Il s'est avéré que **EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT** a été plus compliqué à réaliser que **JOYEUX NOËL**. Finalement ce film est arrivé au bon moment.

Avec **EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT** vous mêlez encore l'intime et l'historique...

Oui. C'est mon quatrième film et ils sont directement liés à ma famille, à mon histoire personnelle. **UNE HIRONDELLE A FAIT LE PRINTEMPS** est en lien avec l'histoire de mes parents agriculteurs. Élevé dans le Nord, j'ai baigné dans l'histoire de la Guerre de 14, le sujet de **JOYEUX NOËL**. Même **L'AFFAIRE FAREWELL** a un rapport avec ma famille, car François Mitterrand était un dieu vivant pour mon père. Mais pour **EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT**, je ne peux pas être plus en relation avec ma famille. D'ailleurs j'ai bousculé mes priorités pour faire rapidement ce film, qui sera le cadeau d'anniversaire de ma mère pour ses 90 ans. Cette histoire, c'est elle qui me l'a racontée. Avec ce **EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT** j'ai l'impression de clore un chapitre, celui où je portais mon regard d'enfant sur mes parents. Je vieillis, je vais devoir passer à autre chose, avoir des désirs de cinéma différents.



Qu'est-ce qui vous a marqué dans le récit de votre maman ?

Ma mère m'a dit que c'était un des plus beaux mois de sa vie. Le plus chaud du 20^e siècle aussi ! Ils dormaient à la belle étoile. Elle était éclairée sur son vélo, comme l'institutrice dans le film. Comme elle, ma mère n'a pas toujours raconté ce qu'elle voyait. C'était un monde renversé. Mais pour quelqu'un qui avait 14 ans à l'époque cela avait quelque chose de formidable. J'ai essayé de toujours garder en mémoire cette énergie, cette envie de vivre, qui nous ont guidés à l'écriture du film. J'ai travaillé sur ce projet avec Laure Irrmann, qui m'avait déjà épaulé sur L'AFFAIRE FAREWELL et Andrew Bampfild pour nous apporter la touche British.

Outre les souvenirs de votre maman, qu'est-ce qui a nourri l'écriture du film ?

Je gardais un souvenir jouissif de l'écriture de JOYEUX NOËL car j'avais sous la main tous les témoignages de soldats qui avaient fraternisé. Pour EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT j'avais donc le témoignage de ma mère, mais je me suis dit que j'aimerais bien recueillir d'autres histoires. Je suis allé chez France 3 Nord-Pas-de-Calais et Picardie pour m'adresser aux téléspectateurs et collecter leurs témoignages de mai 1940, en leur disant : « Je voudrais faire un film qui donne corps à tout ce que vous avez vécu à cette époque. » Nous avons été submergés de témoignages : beaucoup de lettres, mais aussi des journaux de bord, des enregistrements faits auprès de papis et de mamies dans les maisons de retraites... Nous avons reçu des choses inimaginables, comme ce témoignage où les enfants tombent sur un soldat allemand qui agonise et leur demande de l'aider à mourir plus vite. Ce que j'ai eu envie de reconstituer dans le film.

Est-il facile de financer un tel film ?

Je me souviens d'une réunion très importante avec Jérôme Seydoux le jour où je lui ai annoncé que je voulais faire un film sur l'exode. Il m'a dit : « L'exode c'est la débâcle, ce n'est pas une belle France, c'est sinistre, pourquoi faire un tel film ? » Je lui ai répondu : « Toutes proportions gardées, lorsque que nous regardons TITANIC, nous savons bien qu'à la fin le bateau coule ! L'exode de mai 1940, c'est la France qui coule. Ce n'est certes pas très beau à voir, mais comme sur le Titanic, sur les routes de France il y a des gens qui veulent vivre, survivre. Ce qui m'intéresse c'est l'énergie de ces gens qui ne veulent justement pas couler. Je vous propose de faire un film à hauteur des Français qui étaient sur les routes et qui ne voulaient pas sombrer. » Je lui ai également dit que je souhaitais réaliser un western, un film avec des chevaux, des chariots, des grands espaces... Finalement, nous avons eu l'accord de Pathé et j'ai pu faire le film que je voulais.

Et le faire sur les routes de France...

Pour des raisons économiques, nous avons dû choisir, à un moment donné de tourner en France ou à l'étranger. J'ai coupé court aux discussions : « Si vous m'emmenez comme pour JOYEUX NOËL en Roumanie ou au fin fond de la Bulgarie, le tournage coûtera moins cher mais cela sera nul parce que les gens ne seront pas concernés par notre histoire ! » Nous avons donc choisi de tourner dans le Pas-de-Calais, là où les gens ont véritablement vécu l'exode. Les figurants venaient de familles qui avaient toutes vécu cette histoire.

Comment avez-vous géré cette foule de figurants ?

EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT est un film choral, avec des Français, un Allemand et un Écossais. Mais il y a cet autre personnage qui est très important : le village, le convoi qui circule avec eux. Je n'avais qu'une angoisse : celle de la reconstitution historique. Comme sur JOYEUX NOËL ou sur L'AFFAIRE FAREWELL. C'est-à-dire le côté trop propre, trop parfait. Pas assez vivant. Pour éviter cela, nous avons choisi des figurants locaux à qui nous avons donné des costumes qu'ils ont dû gérer eux-mêmes. Nous n'avons pas prévu d'habilleuse pour eux. Nous voulions qu'ils s'approprient les costumes : ils ont dû s'habiller et vivre avec. Nous leur avons coupé les cheveux comme en 1940, mais ensuite tous les matins, les figurants se coiffaient eux-mêmes. Par la suite, il n'y avait plus de respect, au bon sens du terme, du vêtement. On était sur les routes, il faisait chaud, donc tout le monde était débraillé, personne n'aurait pu le faire pour eux ! Cela venait naturellement et non de l'équipe H.C.M. (habillage, coiffure, maquillage). Ce qui était une économie certes, mais surtout un gain de réalisme. Le convoi faisait 300 mètres de long. Il ne se déplace pas n'importe comment. Il ne fait pas demi-tour en claquant des doigts. Nous nous sommes retrouvés dans une logistique de tournage compliquée. Et je me suis dit que je ne pourrais pas filmer les acteurs et ce qui se passait dans le convoi en même temps. Or j'étais persuadé que ce qui allait arriver dans le convoi serait très intéressant. Nous avons alors engagé un cadreur, une sorte de frère jumeau de Pierre Cottureau, le chef opérateur du film, à qui nous avons donné une caméra, que l'on a habillé dans le style de « mai 40 » et que l'on a placé dans le convoi. Il était avec eux, il vivait parmi eux et en fonction du mouvement, il filmait ce qui se passait. On a énormément puisé dans ses images car elles rendent bien la vie du convoi. Sans compter les interférences ou les points de contact avec l'action principale. C'était fabuleux à faire. Nous avons trouvé une couleur, une vérité dans les visages, dans les attitudes, que je n'aurais jamais espérées.

On compare parfois les cinéastes à des généraux. Vous sentiez vous dans ce rôle ?

J'ai eu davantage le sentiment d'avoir été général de brigade sur JOYEUX NOËL que sur EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT. Sur JOYEUX NOËL, la coordination des séquences de fraternisation était compliquée. Cela n'a pas été le cas pour EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT. Le travail le plus important pour moi, une fois que le scénario correspond à ce que l'on veut faire, est d'emmener toute une équipe dans une même direction. C'est cela le plus difficile. Je passe un temps énorme sur le plateau à faire en sorte que tout le monde ressente la même envie. Je crois à l'envie, au bonheur de faire, à des choses aussi simples que celles-là. Si les gens sont heureux sur le plateau et qu'il y a un « bonheur de faire » alors tout cela rejaillira sur le film. Sur EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT j'ai eu une équipe parfaite, autant pour le tournage que pour la post-production. La dream team.





Pour EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT vous avez travaillé avec Pierre Cottureau qui a à la fois signé la photo de films historiques comme L'ORANAIS ou plus intimistes comme BRODEUSES. C'est ce mélange qui vous a fait opter pour ce chef opérateur ?

Exactement. J'avais vu son travail et notamment CAFÉ DE FLORE, que j'avais trouvé dément. Je me suis dit : « Ok, je vois bien la palette, maintenant voyons le bonhomme ». J'allais passer plus de trois mois avec lui. Nous nous sommes retrouvés dans un café et au bout de cinq minutes, j'ai senti que j'allais vivre des bons moments avec lui, pendant tout le tournage. J'essaye toujours de savoir pourquoi les gens veulent travailler sur mes films et de peser ces raisons. Il était évident que Pierre Cottureau avait envie de se « cogner » un film qui est d'un côté l'histoire du village sur les routes et de l'autre l'Allemand et l'Anglais qui fuient l'envahisseur.

Cette construction l'intéressait. Nous avions également les mêmes références cinématographiques.

Lesquelles ?

Nous avons revu tous les films de Terrence Malik. Pour l'espace, la nature. Ce cadre dans lequel les gens circulent est pour moi un vrai personnage que l'on devait ressentir. Ma mère m'avait dit que les champs - qui représentaient pour elle le travail, elle les avait traversés au moment de l'exode comme un décor qu'elle ne savait plus voir.

J'ai cherché comment traduire cela dans mon travail, notamment dans la composition de l'image. Pour l'autre partie du film, avec ces personnages talonnés par la guerre, nous avons souhaité une esthétique différente. Cela dit, il n'est pas question de pasticher LA LIGNE ROUGE ou LE SOLDAT RYAN (Steven SPIELBERG), mais simplement, quand on se retrouve en situation, de savoir où doit pointer la boussole.

Ce tournage était une énorme entreprise. Qu'est-ce que vous avez craint le plus ?

La météo. En cas de pluie, impossible de tourner, nous n'avions pas de décors couverts nous permettant de continuer le tournage. Nous avons été très chanceux d'avoir un mois de juin 2014 sans une goutte de pluie. Ce qui dans le Pas-de-Calais n'est pas évident ! La gestion de la figuration était également risquée. Le choix de tourner en France s'est avéré payant parce qu'il y a eu un surinvestissement des figurants qui nous a fait gagner un temps fou. Dernière crainte : la scène de l'attaque des Stukas qui a duré une semaine. C'est la première fois que je me retrouvais à devoir fabriquer une scène pendant aussi longtemps. Tout est décomposé, tout est long : recharger les impacts au sol, gérer le stress des chevaux... Cette semaine m'a épuisé. Même si je suis plutôt content du résultat...

Le danger quand on fait un film d'époque est de filmer le décor plutôt que le personnage. Vous y pensiez ?

Oui. En premier lieu je travaille avec quelqu'un qui m'est très précieux, c'est le chef décorateur Jean-Michel Simonet. C'est une personne extrêmement rigoureuse et méticuleuse sur le sens et la signification de tel ou tel objet. Il a une philosophie du décor. Il est le gardien de la faisabilité et de la crédibilité. Je lui dis toujours : « Tu vas être déçu car on ne va pas montrer tout ce que tu as fait. » Mais j'ai toujours en tête ce que m'avait dit Michel Serrault sur UNE HIRONDELLE A FAIT LE PRINTEMPS : « C'est peut-être toi qui écris les dialogues, qui choisis les costumes et les décors, mais nous les acteurs nous interprétons ces dialogues, nous portons ces costumes et nous nous baladons dans ces décors. Si ce n'est pas juste, nous ne pourrions sauver la mise et nous-même être justes ». L'essentiel est donc cette osmose, afin que l'on ne voit plus que l'acteur. Mes films parlent de personnages, et non de routes. Je travaille « sur l'humain » puisque je raconte finalement l'histoire de mes parents. « L'humain » nous permet de rentrer dans le sujet. Ici, le sujet est l'exode en mai 1940 en France, mais finalement c'est un sujet universel et intemporel. Ceux qui vont sur les routes, qui doivent quitter les endroits où ils vivent pour des raisons climatiques, religieuses, politiques... sont hélas des sujets d'actualité. Cela dit, je n'ai pas cherché à faire des « clins d'œil » à cette actualité. EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT raconte le déplacement de population, comme on dit pudiquement. Pour moi, c'est un sujet éternel et universel.

LES PERSONNAGES VUS PAR CHRISTIAN CARION



HANS, LE RÉFUGIÉ ALLEMAND AUGUST DIEHL

Lors de mes recherches historiques, j'ai découvert qu'à partir de 1933, des centaines de milliers d'Allemands ont fui leur pays et beaucoup sont arrivés en France. J'ai appris également qu'ils n'ont pas été très bien traités. Dès la déclaration de guerre en septembre 1939, ils ont été mis dans des camps. À la défaite, on a donné la clé de ces camps aux Allemands qui les ont tout bonnement déportés.

L'exode avait commencé en Allemagne ! Le personnage de Hans est celui d'un homme obligé de fuir et qui a trouvé refuge en France avant d'être rattrapé par le nazisme. Un personnage allemand dans le film permettait de porter un regard différent sur cette histoire. Cette sensibilité m'intéressait.



PERCY, LE SOLDAT ÉCOSSAIS MATTHEW RHYS

J'ai imaginé le personnage écossais en mémoire de mon père. J'ai été élevé dans le culte des Britanniques. Mon père me racontait qu'enfant, pendant la guerre, il regardait passer les formations de bombardiers anglais qui volaient vers l'Allemagne, et le soir il les voyait revenir vers l'Angleterre. Il comptait les avions absents et, avec mon grand-père, ils assistaient à ce spectacle avec émotion en se disant : « ils sont morts pour nous ». Mon père adorait les Anglais

et disait toujours « Sans Churchill on ne serait pas là où on en est. C'est le seul à avoir dit non. » J'étais donc condamné à créer un personnage britannique haut en couleur, avec du panache. Quelqu'un qui ne plie jamais.



PAUL, LE MAIRE OLIVIER GOURMET

Le personnage du maire est là encore en référence à mon père qui était très engagé politiquement.

Il était militant socialiste et paysan, ce qui est un contre-sens total. Pour lui, tout se jouait sur le terrain. Et mon grand-père maternel était maire de son village. Pour lui, la République était affaire de tous les jours. Il était obnubilé par l'idée de donner conscience aux gens de ce qu'est une République et un groupe qui vit selon des

règles. Du coup, au démarrage de l'évacuation, il a emmené la statue de Marianne. Il a même emporté la feutrine du bureau pour faire les délibérations municipales ! Tout le monde a bien ri. Mais quand il a sorti le buste de Marianne pour faire une réunion de conseil sur les routes, cela a rassuré ses administrés.



SUZANNE, L'INSTITUTRICE ALICE ISAAZ

À l'époque, le pouvoir du maire s'appuyait beaucoup sur l'instituteur ou l'institutrice qui était aussi souvent le secrétaire de mairie. Ils étaient aussi des représentants de la République. Au fur et à mesure de l'exode, Suzanne va grandir et prendre en charge des choses qui sont beaucoup plus grandes qu'elle.



MADO, LA PATRONNE DU BISTROT MATHILDE SEIGNER

Le bistrot est le seul endroit où les gens pouvaient avoir un peu de lien social. Dans mon enfance, j'ai connu des bistrotières : des personnages hauts en couleur. Il faut tenir face à ses clients qui ne sont pas là pour boire de l'eau. Surtout quand on est une femme. Il faut avoir un certain charisme. Dans le film, Mado gère le quotidien et le moral des troupes. Lorsque le village se lance sur les routes, elle emmène un gramophone. Elle veut garder avec elle le parfum d'avant.



ROGER, L'AGRICULTEUR JACQUES BONAFFÉ

J'avais envie d'un personnage qui est toujours « contre ». Un vrai Français. Dans un village il y a toujours un « contre ». Mais finalement Roger se rallie au groupe : à un moment donné, il n'a pas le choix. Et la route va le faire changer dans la mesure où il n'est plus systématiquement « contre ».



ALBERT LAURENT GERRA

Albert est directement issu du souvenir de ma mère qui avait un voisin avec une très bonne cave. Le jour où le village de ma mère est parti sur les routes, il était complètement saoul. Quand il a dessaoulé deux jours plus tard, en sortant dans sa cour, il a vu passer un side-car allemand dans lequel était installé un cochon pour le ravitaillement ! Il a alors dit à sa femme : « Ils sont déjà là, on reste ! » Pour lui, partir c'était mourir...



ARRIFLEX, LE RÉALISATEUR ALLEMAND THOMAS SCHMAUSER

Ce personnage est né de mes recherches historiques. Il y a eu des mises en scène macabres par des cinéastes allemands de reconstitution de prises de villages. Arrivés après la bataille, ils prenaient des prisonniers, leur donnaient des armes à blanc et ensuite on leur demandait de recommencer toute l'action pour les actualités, pour la propagande.

ENNIO MORRICONE/CHRISTIAN CARION : DEUX VOIX POUR UN MÊME FILM

PAR STÉPHANE LEROUGE

C'est l'histoire d'un génie italien de la musique pour l'image, un génie suractif, pléthorique, inépuisable, dont l'inspiration semble défier le temps qui passe. C'est aussi l'histoire d'un cinéaste français du nouveau monde, dont la cinéphilie musicale a été façonnée par l'écriture du maître transalpin, son lyrisme à l'infini, sa part de grandeur, d'élévation. C'est enfin l'histoire d'une rencontre miraculeuse, inespérée, malgré deux générations d'écart, un barrage linguistique, des milliers de kilomètres de distance. Entretien croisé avec Ennio Morricone et Christian Carion autour du film qui, après trente ans d'éclipse, ramène le Maestro au cinéma français.

Ennio Morricone, comment avez-vous réagi à la sollicitation de Christian Carion pour EN MAI, FAIS CE QU'IL TE PLAÎT ? Quel aspect du sujet et de son traitement vous ont motivé ?

Ennio Morricone: Il n'a pas fallu beaucoup de temps pour me décider. Dès les premières images, j'ai été emporté... C'est un film qui a la force de la simplicité, avec un récit d'une grande clarté. J'ai senti que je pouvais apporter ma propre sensibilité à l'histoire de ce peuple qui abandonne son village, ses maisons, son quotidien pour se lancer à la recherche d'une nouvelle liberté. Le sujet m'a touché car je suis moi-même un enfant de la guerre : j'avais douze ans, à Rome, au moment où se déroulaient les événements évoqués par Christian. En même temps, si je savais évidemment que les Allemands avaient envahi la France en 1940, j'ignorais tout du phénomène de l'exode. C'est la combinaison de ces deux paramètres qui m'a convaincu : nouveau sujet, nouveau metteur en scène.

Pour vous, Christian, proposer le film à Ennio Morricone, était-ce un rêve de cinéphile ou de cinéaste ?

Christian Carion: Disons les deux ! Quand j'ai présenté le projet à mes producteurs, Christophe Rossignon et Jérôme Seydoux, je leur ai précisé que c'était un western, avec des grands espaces, des chariots, des chevaux. Pour conforter cette dimension, l'élaboration du scénario s'était faite en musique, sur IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'OUEST, IL ÉTAIT UNE FOIS LA RÉVOLUTION ou même MISSION. Des mois plus tard, à l'étape du montage, comme il fallait des musiques temporaires en guise de colonne vertébrale, j'ai

soufflé à la monteuse, Laure Gardette, une idée logique : « Utilisons celles qui m'ont accompagné à l'écriture. » C'était comme une expérience de laboratoire, totalement magique : le souffle lyrique du grand thème de IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'OUEST sur le départ du convoi, nous donnait la chair de poule. Ève Machuel, de la production, a osé l'idée : « Et si l'on contactait Ennio Morricone ? On n'a rien à perdre ! » Je n'y croyais pas, jusqu'au jour où l'on m'a dit : « On peut trouver un accord mais il souhaite d'abord te rencontrer. » Soudainement, c'était un fantôme d'écriture qui devenait réalité. Mais une réalité complexe, difficile à appréhender : c'est un monstre sacré, qui ne parle pas notre langue, qui a ses habitudes d'enregistrement à Rome, qui n'a pas composé pour un film français depuis 1985.

Etiez-vous dans le même état que Martin Scorsese devant Bernard Herrmann, c'est-à-dire dans un mélange d'excitation et d'anxiété ?

Christian Carion: Comment ne pas avoir le trac face à un compositeur dont les musiques ont balisé les moments clés de votre vie ? Quand j'ai sonné à sa porte, il avait déjà lu un synopsis de EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT en italien. Il m'a accueilli très poliment, mais en me précisant : « Moi, ma méthode idéale, c'est de composer sur le scénario afin que le cinéaste tourne sur la musique ! - Merci Maestro, je le saurai pour la prochaine fois. Tant pis pour ce film... - Non, vous êtes venu jusqu'à moi, on peut parler, malgré tout. Qu'avez-vous amené ? » J'avais avec moi le scénario en italien et deux versions du film, la première avec les musiques temporaires, la seconde sans. Je lui ai proposé de visionner cette dernière, il a refusé net : « Pas question ! J'ai besoin de connaître vos goûts musicaux : ils me permettront de savoir si on peut s'entendre. » Nous nous sommes donc retrouvés devant une petite télévision, le Maestro le nez collé contre l'écran, moi derrière. Vous imaginez la mise en abyme : je devenais spectateur d'Ennio Morricone, lui-même spectateur de mon film. Il a lâché quelques commentaires, surtout au début, puis s'est laissé envahir par le récit. À la fin, il était visiblement touché : « Molto bello ! Vous avez ma bénédiction pour acheter les droits des morceaux en question ! » Je me suis rebiffé : « Comment voulez-vous réutiliser IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'OUEST ?

Non, il me faut une musique originale ! » Il m'a alors entraîné dans son monumental salon, au-dessus du piano : « Après la lecture du synopsis, j'ai pensé à ceci. » Il a posé un bout de partition griffonné sur le chevalet, je lui ai demandé l'autorisation de le filmer avec mon téléphone, il a réfléchi et m'a dit : « Personnel ? » J'ai répondu « Personnel ! » (Même si depuis, je l'ai montré à la terre entière). Et il m'a joué un thème qui était un pur concentré de Morricone, un thème qui m'a fait monter les larmes. Quand il a arrêté de jouer, j'ai compris qu'il venait d'accepter le projet, que son inspiration avait commencé à galoper, que j'étais au bon endroit, au bon moment, devant la bonne personne.

Ennio Morricone: Vous savez, moi aussi, j'étais tendu quand je vous ai joué ce thème au piano ! Ce moment où l'on soumet ses propositions au cinéaste, tout compositeur le vit avec inquiétude. Pour ma part, j'ai besoin que mon travail, mes idées soient assimilées par le metteur en scène. Ce n'est pas systématique, car ce dernier n'a pas forcément une compréhension suffisante du langage musical. Avec Christian, l'entente humaine et professionnelle a été immédiate, on s'est trouvé instantanément.



Comment compose-t-on la musique d'un film dont on ne parle pas la langue ? Cela peut-il être un avantage ?

Ennio Morricone : Devant un film, le plus important, c'est ce que je vois, davantage que ce que j'entends. Dans le cas de EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT, l'histoire était suffisamment claire, les images, le découpage, le montage suffisaient à tout me faire comprendre. Je n'ai jamais demandé à Christian des éclaircissements sur, mettons, la psychologie de tel ou tel personnage. D'une certaine façon, le fait de ne pas saisir littéralement le dialogue m'a aidé à m'en détacher. Ce qui me parlait directement, c'est la dramaturgie de l'exode, la dimension collective de l'histoire, avec en toile de fond une tragédie, celle de la guerre.

Précisément, l'un des parti-pris originaux du film est de ne pas surligner musicalement la violence des séquences de guerre : l'attaque des Stukas, l'affrontement avec les éclaireurs... Le discours musical se situe à un autre niveau.

Ennio Morricone : C'était la demande de Christian, totalement en accord avec mes propres convictions. Les situations de violence se suffisent à elles-mêmes : la séquence des Stukas qui bombardent le convoi n'a pas besoin d'une dramatisation musicale pour être terrifiante. En revanche, pour raconter la quête de la liberté, à mon sens le thème profond du film, la musique possède une vraie mission.

Christian Carion : Votre réflexion précise, Maestro, a été : « Ce n'est pas un film de guerre mais un film qui se passe pendant la guerre. » Ce qui voulait dire : oublions le contexte

historique, concentrons-nous sur le collectif, sur les êtres humains qui trament ce long convoi, leur destinée. La guerre doit être à l'image, pas dans la musique.

Ennio Morricone : De toute façon, pour moi, s'il s'était agi d'un nouveau film de guerre, j'aurais simplement refusé d'y prendre part ! (rires)

Suite au premier rendez-vous, quelle méthode avez-vous suivie ?

Christian Carion : Trois semaines plus tard, fin novembre, on s'est retrouvé à Rome avec l'équipe de montage pour déterminer avec Ennio les séquences précises à mettre en musique. Il était là, à l'ancienne, avec son chronomètre, prenant des notes sur un cahier d'écolier.

Ennio Morricone : Plus je revoyais ces séquences, plus elles infusaient en moi. Le rythme et le tempo du convoi m'ont donné l'idée de ce qui devait être le thème principal... Une marche lente et processionnaire. Et puis, dès que Christian est rentré à Paris, j'ai tout remis à plat. Je vais vous expliquer pourquoi : d'abord, dans le titre du film, il y a une allusion au printemps. C'est un printemps tragique mais un printemps néanmoins. Cette idée du printemps m'a fait penser à la flamme intérieure de ces gens en marche, animés de l'espoir de pouvoir s'inventer une autre vie. Donc voilà : au cours du processus d'écriture, j'ai pris tardivement conscience d'un vrai manque, celui d'un morceau ample et généreux qui illustrerait, pardon de me répéter, cette fameuse quête de la liberté. Construite sur un grand crescendo, cette pièce

composée in extremis a changé les perspectives de la partition dans son ensemble, son architecture même. À priori, je n'écris jamais de morceau supplémentaire sans m'être concerté au préalable avec le cinéaste. Après un demi-siècle de cinéma, c'est ma première exception à ce principe !

Christian Carion : Très honoré, Maestro. (rires) Je n'oublierai jamais notre coup de fil de début janvier, pour se souhaiter la bonne année. Nous allions enregistrer dix jours plus tard. Et vous m'avez glissé, sur un ton détaché : « Ah, j'ai oublié de vous dire : j'ai écrit un second thème, totalement en dehors de nos accords. Vous le découvrirez en studio ! » Ce qui est arrivé le lundi 12 janvier, un jour à jamais gravé dans ma mémoire. C'était le lendemain du grand rassemblement, suite aux événements de Charlie Hebdo. Nous sommes arrivés à Rome dans un état d'émotion, de fragilité objective. Vous m'avez accueilli au studio d'enregistrement avec à la main le quotidien La Repubblica, avec en première page, une photo de la place de la République. Nous sommes entrés dans le studio, vous vous êtes mis au pupitre. Avec tous les musiciens, nous avons observé une minute de silence. À la fin de cette minute, vous avez tapé dans vos mains et tonné : « Cinéma ! » Comme si vous aviez dit : « On ne va pas se laisser abattre ! » Une énergie incroyable émanait du studio et cela venait d'un monsieur de 86 ans. » Et vous avez ouvert l'enregistrement en dirigeant ce mystérieux thème, composé en secret. Et là, vous nous avez ressuscités ! Ce morceau est devenu le thème du « peuple des routes », il s'est marié aux images comme s'il avait été pensé et voulu dès notre première rencontre.

Ennio Morricone : Je n'ai fait que suivre mon instinct. Il me fallait simplement passer du temps seul en tête-à-tête avec le film pour que celui-ci appelle ce thème, le réclame comme une évidence.

Christian, comment avez-vous justement vécu cette étape de l'enregistrement au studio Forum, où le Maestro a enregistré tant de Partitions iconiques ?

Christian Carion : Ça a été une parenthèse enchantée : entre l'enregistrement et les mixages, nous avons passé une semaine à Rome, en totale immersion. J'ai été fasciné par ce studio Forum, construit sous une église, piazza Euclide. Le Maestro avait assemblé une formation de cinquante-cinq musiciens qui tenaient tout juste entre les murs. Je lui ai demandé : « Vous n'avez jamais pensé à agrandir ? » Réponse sans appel : « Vous plaisantez ? Ce sont les fondations de Dieu ! » Et puis, les moments de pause, les déjeuners nous ont permis de mieux faire connaissance. Il s'est livré, a brisé la glace, m'a raconté des anecdotes savoureuses sur Sergio Leone ou Elio Petri. Sa femme, Maria, n'a pas assisté aux enregistrements. Mais après avoir finalisé le mixage du grand thème final, le Maestro a demandé à Fabio Venturi, son ingénieur du son, de le caler au début. Il a pris le téléphone, a composé un numéro, a brandi le combiné vers les enceintes. On était ahuri, on ne comprenait pas la situation. C'était Maria au bout du fil, il voulait simplement avoir son avis ! Coup de chance, elle a aimé, nous avons donc conservé le morceau dans le film ! (rires) Et puis, pendant ces journées de studio, Ennio m'a lâché une phrase qui m'a ébranlé : « Vous savez, on en fait toujours beaucoup trop. À l'arrivée, il faudra faire des choix. » Cela signifiait que, dans les soixante minutes de musique enregistrées, j'allais devoir opérer une sélection. Et j'avais en face de moi un compositeur qui en était conscient... et qui me le demandait.

Avez-vous suivi cette recommandation ?

Christian Carion : Oui, en faisant délibérément intervenir sa musique au bout de vingt-cinq minutes, avec le départ du convoi. Le Maestro est l'une des stars du film et, comme beaucoup de stars, il ménage son entrée, il sait se faire attendre. Malgré tout, je craignais que ce parti-pris le chiffonne... Quand je lui ai montré EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT mixé et sous-titré en italien, en avril, il m'a déclaré joliment : « Pendant la première partie, je me suis demandé pour quelles raisons j'avais accepté ce film ; pendant la seconde, j'ai compris pourquoi. »

Ennio Morricone : Vous avez simplement suivi ma consigne, en vous réappropriant mon travail. Voir le résultat mixé m'a fait encore plus aimer votre film, sa puissance et simplicité mêlées.





Fait à souligner, le final de **EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT** a déjà intégré le programme des concerts du Maestro...

Christian Carion: C'était le cadeau supplémentaire. Nous étions à Lyon, fin mars, Ennio donnait un concert à la Halle Tony-Garnier, devant quatre mille spectateurs chauffés à blanc. Effectivement, il a tenu à ouvrir le programme avec **EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT**. C'est-à-dire une musique que personne ne connaissait, d'un film qui n'était pas encore sorti ! Écouter le thème de mon film dans cet immense paquebot, au milieu du public, m'a mis en lévitation, surtout dans un programme où se bouscuaient des partitions classiques, avec lesquelles j'avais grandi. L'histoire de **EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT**, aux résonances familiales et intimes, rejoignait la légende « morriconienne » !

Ennio Morricone: Vous risquez d'être encore bouleversé car je compte récidiver ! (rires)

Christian, pouvez-vous me dire quelles sont les réactions des spectateurs qui ont déjà vu le film ?

Christian Carion: À la fin des projections de présentation, l'émotion est tangible, en partie grâce aux sept minutes du final. Personne ne bouge, le public reste assis jusqu'à la fin, sous l'emprise de la musique. Quand j'arrive pour débattre avec les spectateurs, j'ai presque l'impression de les déranger. Les deux thèmes récurrents des discussions sont : « Finalement, c'est l'histoire des migrants d'aujourd'hui, c'est une parabole sur l'appel de la liberté. » Le second sujet, c'est « l'effet Morricone ». Je dois systématiquement répondre à des questions sur notre collaboration, la méthode de travail, l'enregistrement. Le public français est fasciné de voir surgir votre nom au générique. Comme une apparition magique, presque irréelle.

Maestro, voyez-vous **EN MAI, FAIS CE QU'IL TE PLAÎT** comme le premier jalon d'une aventure partagée avec Christian Carion ?

Ennio Morricone: Pourquoi pas ? Tout dépend de sa volonté, de son désir. C'est lui le cinéaste. Un premier film, c'est l'occasion de faire connaissance, de cerner la personnalité, les goûts de l'autre. À partir du second, les fondations sont déjà construites, on commence à creuser, à approfondir un univers commun. Dans l'absolu, j'aimerais que **EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT** ne soit pas un point d'arrivée mais un point de départ.

Rome, le 15 septembre 2015

LE CONTEXTE HISTORIQUE VU PAR OLIVIER WIEVIORKA

Le 10 mai 1940, la Wehrmacht, rompant avec quelques huit mois d'inaction, passait à l'offensive sur le front ouest. Bousculant les défenses belges et néerlandaises, perçant le front français, elle contraignait bientôt la France à déposer les armes. Apeurés, des millions de civils fuirent cette tornade qui annonçait de rudes lendemains. Hollandais et Belges ouvrirent la marche avant que huit millions de Français se jettent à leur tour sur les routes, nourrissant le flux intarissable de l'exode.

Inédit dans l'Histoire nationale, ce phénomène a suscité, et suscite encore des lectures contradictoires. Elles invitent, pour l'expliquer, à se situer au sommet de l'État comme au ras des routes.

Vu d'en haut, l'exode apparaît, d'abord et avant tout, comme le produit d'un effondrement militaire et politique. Certes, les astres n'annonçaient pas tant s'en faut, la débâcle. Lorsque le Royaume-Uni puis la France déclarent la guerre à l'Allemagne hitlérienne, le 3 septembre 1939, les chefs se montrent confiants. L'armée française est alors considérée comme la première armée du monde, et les généraux fondent de grands espoirs sur la ligne Maginot, censée endiguer les premières vagues ennemies pour préparer, dans le calme, la mobilisation du pays. Hitler, pourtant, perturbe ce scénario en acceptant un plan d'une grande audace : ses forces attaqueront en Belgique et aux Pays-Bas, pour suggérer la réédition du plan appliqué en 1914 ; mais le principal effort se portera dans le secteur des Ardennes, mal défendu. Les généraux français foncèrent tête baissée dans le piège qui leur était tendu. Le général Gamelin lança imprudemment ses troupes en Belgique et aux Pays-Bas à la rencontre des forces allemandes ; une fois qu'elles furent bien avancées, Hitler lança l'assaut dans les Ardennes. Le 13 mai, les chars du Reich franchissaient la Meuse ; le 6 juin, les lignes françaises étaient enfoncées ; le 14 juin, Paris, déclarée ville ouverte, tombait. Et le 22 juin, la France signait dans la clairière de Rethondes l'armistice.

Ce soudain effondrement militaire provoqua, en parallèle, l'effondrement de l'État. Si le Président du conseil, Paul Reynaud, s'efforça de conserver son calme, il céda assez vite à la panique. Certes, il remania son équipe le 5 juin, faisant entrer un inconnu, Charles de Gaulle, comme sous-secrétaire d'État





à la Défense nationale ; mais dès le 10 juin, son gouvernement quitta subrepticement Paris pour les châteaux de la Loire, puis pour Bordeaux. Plus grave encore, les ministres se divisèrent : les uns, suivant Philippe Pétain, plaidaient pour un accord avec Adolf Hitler ; les autres, dont Charles de Gaulle, réclamaient que la France poursuive la lutte aux côtés de l'Angleterre. De guerre lasse, Paul Reynaud démissionna le 16 juin, laissant la place à Philippe Pétain qui, dès le 17 juin, entama les négociations avec le Reich ; elles se conclurent le 22 par la signature de l'armistice.

Mais ces décisions, prises d'un lointain Olympe, furent ignorées par les millions de civils qui fuyaient l'avance allemande.

Ce sont sur ces hommes et femmes que s'attache le film de Christian Carion qui, plutôt que de toiser les cimes, préfère contempler les abîmes et se mettre à la hauteur de ce peuple des routes.

Car les départs, loin d'être ordonnés par les pouvoirs publics, répondirent toujours à des choix individuels qu'informaient souvenirs et représentations. Les uns se remémoraient la terrible occupation qui avait frappé la Belgique et le Nord de la France de 1914 à 1918, expérience éprouvante qu'ils n'entendaient pas réitérer ; certains espéraient un sursaut militaire, sur la Seine, puis sur la Loire ; d'autres encore craignaient combats et bombardements. Quels qu'en fussent les motifs, la rumeur joua un rôle décisif qui explique que l'exode se soit propagé comme une épidémie. De fait, Belges et Hollandais ouvrirent le bal en mai, avant que les Français, en juin, ne les rejoignent.

Partir était loin d'être simple. Craignant de tout perdre, les exodiens prenaient leurs biens les plus précieux – cheptel ou bijoux. Le chemin était harassant. Les colonnes de réfugiés piétinaient et subissaient, à tout moment, le harcèlement de la Luftwaffe. Le ravitaillement était d'autant plus problématique que des fermiers ou des commerçants indécidés tiraient profit de la situation : un œuf se vendait jusqu'à quatre francs ! Pillages et vols sévissaient. Et dans la panique, des enfants – peut-être 90 000 – furent séparés de leurs parents. Surtout, la masse des réfugiés, désemparée, allait à l'aventure. Les notables ayant souvent fui en premier, ils ne donnaient – et pour cause – aucun ordre ; et les services publics, des pompiers aux médecins, avaient disparu.

Ce climat d'abandon explique que les Français aient accueilli avec soulagement l'arrivée au pouvoir de Philippe Pétain et la conclusion de l'armistice. Sans que la question du retour n'ait été aussitôt résolue. Car le rapatriement ne fut pas une mince affaire. Les transports faisaient défaut ; et les Allemands n'entendaient pas autoriser tous les partants à revenir chez eux à commencer par les juifs. De fait, les retours s'étagèrent de la mi-juillet à la fin septembre 1940. Des milliers de Français préférèrent pourtant rester dans leur région d'accueil plutôt que de vivre sous la botte nazie. Ils firent alors souche, en Bretagne ou dans le Midi, quand ils n'optèrent pas pour de plus lointains horizons – l'Amérique par exemple.

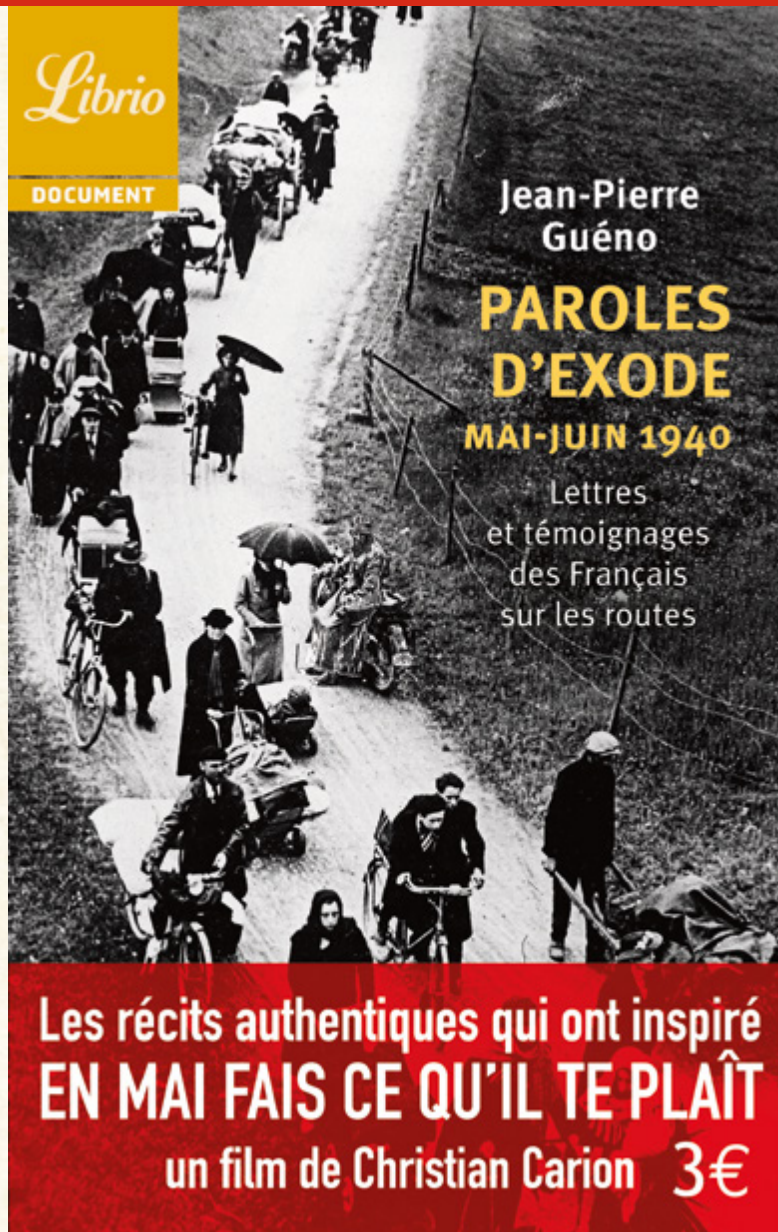
L'exode reste au total un phénomène paradoxal. Pour beaucoup, il fut une pénible épreuve mais il se colora, pour d'autres, du parfum de l'aventure et des premières amours. Il révéla souvent les réalités de la guerre et de ses affreux apprentissages, mais il signa parfois la découverte de la solidarité et d'autres horizons pour des Français qui ne s'étaient pas aventurés hors de leur village. Il obligea surtout les individus à choisir. Les uns se soumièrent à la fatalité de la défaite, confiant leur destinée à un vieux Maréchal ; d'autres au contraire refusèrent ces fausses évidences, et s'engagèrent, à des rythmes inégaux dans l'armée des ombres ou dans les forces françaises libres du général de Gaulle. À cette aune, l'expérience des routes fut, dans une large mesure, la matrice des itinéraires qui scandèrent les années noires, invitant les uns à plier, incitant les autres à relever la tête. Enfin, et peut-être surtout, l'exode refléta le total effondrement politique et militaire d'un pays jusqu'à lors tenu pour invincible, ce qui explique qu'il soit, aujourd'hui encore, le grand absent de la mémoire nationale ; il reste pourtant dans le souvenir de millions de Français une plaie qui saigne encore.

Olivier Wieviorka - Historien français, spécialiste de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale.

10 JUILLET	Les Chambres réunies à Vichy confient les pleins pouvoirs à Philippe Pétain.
25 JUIN	Entrée en vigueur de l'armistice.
22 JUIN	Conclusion de l'armistice.
17 JUIN	Pétain ordonne de cesser le combat.
16 JUIN	Démission de Paul Reynaud. Pétain le remplace.
14 JUIN	Les Allemands entrent dans Paris.
13 JUIN	Le gouvernement, réfugié dans les châteaux de la Loire, se divise sur la question de l'armistice.
10 JUIN	L'Italie déclare la guerre à la France. Le gouvernement quitte Paris.
4 - 5 JUIN	Début de l'exode massif des Parisiens.
27 MAI	Capitulation des armées belges.
21 MAI	Contre-offensive des alliés à Arras.
18 MAI	Entrée de Philippe Pétain au gouvernement. Prise de Cambrai.
15 MAI	Capitulation des armées néerlandaises.
13 MAI	La Wehrmacht franchit la Meuse.
12 MAI	Début de l'exode des Belges.
10 MAI 1940	Attaque allemande à l'ouest.
3 SEPTEMBRE 1939	Le Royaume-Uni puis la France déclarent la guerre à l'Allemagne.



RECUEIL DE TÉMOIGNAGES



En 2012, pour préparer son film, Christian Carion lance un appel à témoignages : il invite les habitants du Nord de la France à lui faire parvenir les récits, écrits ou oraux, des événements de leur exode. Les textes recueillis ont été confiés à Jean-Pierre Guéno, l'initiateur des premiers appels à témoignage qui donnèrent naissance à l'énorme succès de «Paroles de poilus». Il a choisi les plus parlants, compilés avec d'autres récits inédits issus de précédentes collectes ainsi que les textes de grands auteurs comme Jean Moulin et Antoine de Saint-Exupéry, qui survola les files de réfugiés.

Ce recueil inédit donne la parole à ceux qui vécurent cet épisode poignant de l'Histoire de France. Il est publié chez Librio (3€).

LISTE ARTISTIQUE



HANS (LE REFUGIÉ ALLEMAND)	August DIEHL
PAUL (LE MAIRE)	Olivier GOURMET
MADO (LA PATRONNE DU BISTROT)	Mathilde SEIGNER
SUZANNE (L'INSTITUTRICE)	Alice ISAAZ
PERCY (LE SOLDAT ÉCOSSAIS)	Matthew RHYS
ALBERT (UN VILLAGEOIS)	Laurent GERRA
MAX (LE FILS DE HANS)	Joshio MARLON
ARRIFLEX (LE RÉALISATEUR ALLEMAND)	Thomas SCHMAUSER
ROGER (L'AGRICULTEUR)	Jacques BONNAFFÉ

LISTE TECHNIQUE

RÉALISATEUR	Christian CARION
PRODUCTEURS	Christophe ROSSIGNON Philip BOËFFARD
SCÉNARIO	Christian CARION Laure IRRMANN Andrew BAMPFIELD
CO-PRODUCTEURS	Romain LE GRAND Patrick QUINET
PRODUCTEUR ASSOCIÉ	Jonathan BLUMENTAL
PRODUCTEURS EXÉCUTIFS	Ève FRANÇOIS-MACHUEL Stéphane RIGA
MUSIQUE ORIGINALE	Ennio MORRICONE
IMAGE	Pierre COTTEREAU
MONTAGE	Laure GARDETTE
ASSISTANT RÉALISATEUR	Thierry VERRIER
DÉCORS	Jean-Michel SIMONET
INGÉNIEUR DU SON	Pascal JASMES
MONTAGE SON	Thomas DESJONQUÈRES
MIXAGE	Florent LAVALLÉE
COSTUMES	Monic PARELLE
SCRIPTÉ	Marie LECONTE-HENRIET
CASTING	Susie FIGGIS Anne WALCHER Franziska AIGNER
DIRECTEUR DE POST-PRODUCTION	Julien AZOULAY
SUPERVISEUR MUSICAL	Pascal MAYER
ATTACHÉ DE PRESSE	Dominique SEGALL

PARTENAIRES

UNE CO-PRODUCTION

NORD-OUEST FILMS

PATHÉ

FRANCE 2 CINÉMA

APPALOOSA DISTRIBUTION

UNE HIRONDELLE PRODUCTIONS

AVEC LA PARTICIPATION DE

CANAL+

CINÉ+

FRANCE TÉLÉVISIONS

EN ASSOCIATION AVEC

SOFITVCINÉ 2

COFINOVA 11

PALATINE ÉTOILE 12

EN CO-PRODUCTION AVEC

ARTÉMIS PRODUCTIONS

EN ASSOCIATION AVEC

TAX SHELTER FILMS FUNDING

AVEC LE SOUTIEN DU

TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL
DE BELGIQUE

AVEC L'AIDE DE

PICTANOVO

AVEC LE SOUTIEN DE

LA RÉGION NORD-PAS-DE-CALAIS

EN PARTENARIAT AVEC LE

CENTRE NATIONAL DU CINÉMA

ET DE L'IMAGE ANIMÉE

DISTRIBUTION SALLES FRANCE

PATHÉ DISTRIBUTION

VENTES INTERNATIONALES

PATHÉ INTERNATIONAL

ÉDITION VIDÉO

PATHÉ DISTRIBUTION

